

PROLOGUE

Karlsruhe, le 26 janvier 2016.

Cher Laurent,

Il y a quelques mois, peut-être un peu plus d'un an, j'ai décidé d'entreprendre un travail sur tes livres. Isabelle Grell avait fait paraître, sur le site de recherche en littérature *Fabula*, un appel à contribution pour un colloque intitulé *L'enjeu de la chair dans l'autofiction*. Spontanément, j'avais pensé à toi, à ce que tu écris et publies depuis une quinzaine d'années. A l'*en-je* de tes livres, à la mise à nu du corps et de l'âme qui s'y joue, à tes mots qui prennent corps, à tes vidéos qui donnent corps aux mots des autres.

En 2011, j'avais chroniqué *Cocktail*¹, un de tes livres qui m'avait été envoyé par ton éditeur. J'avais alors, sur mon ordinateur, créé un dossier *Laurent Herrou*. J'y rangeais tes livres publiés en édition numérique ainsi que des textes glanés sur Internet. Nous nous étions croisés, en 2012, lors d'une soirée que Mathieu Simonet avait organisée autour d'un numéro spécial de *La Revue littéraire*², consacré à Hervé Guibert, que j'avais dirigé. En 2013, tu m'avais fait parvenir *Je suis un écrivain*³. Dans ta dédicace, tu écrivais –

1 Herrou, Laurent, *Cocktail*, EP & LA, 2010.

2 Genon, Arnaud (dir.), *La Revue littéraire, Hervé Guibert (1955-1991)*, N°51, décembre 2011, éditions Léo Scheer.

3 Herrou, Laurent, *Je suis un écrivain*, PublieNet, 2013.

parce que je signalais Arno les mails que je t'envoyais – que j'étais un personnage de *L'autre Paul*, dernière partie de *Laura*⁴, le premier livre que tu avais publié dans la collection Le Rayon, chez Balland, que dirigeait Guillaume Dustan. « Le lecteur n'est jamais innocent », ajoutais-tu. J'avais trouvé cela amusant, du moins étrange, une coïncidence ?

C'est avec *Je suis un écrivain* que je t'ai vraiment rencontré en tant qu'auteur. Bien sûr, il y avait ton écriture, la manière dont tu investis la langue, la travaille. Il y avait ce que l'on appelle le style, le rythme et puis ce que tu racontais, que tu racontes depuis toujours : l'être artiste, sa place dans la société, l'être soi, la difficulté d'être au monde, la sexualité, l'amour. Depuis, je t'ai, comme on dit, suivi. J'ai lu les livres que tu avais publiés chez Jacques Flament, puis ton *Journal* de l'année 2015 que l'on pouvait, au jour le jour, consulter sur son site. Ça m'a rappelé ce qu'écrivait Guibert au début de son journal intime, *Le Mausolée des amants*. Il notait qu'à l'origine, il écrivait des lettres à son amant. Il les mettait dans une boîte et lui disait, « Je t'ai écrit, là.⁵ » Alors, Thierry laissait le corps d'Hervé et allait ouvrir la boîte. Puis les lettres avaient cessé et il y avait eu le *Journal*. Le publier, c'était, selon l'écrivain, « ouvrir la boîte en public⁶ ». La boîte fut ouverte dix ans après sa mort. J'ai trouvé beau et fort que tu puisses ouvrir les pages de ton journal en public, sans recul, dans un présent presque immédiat. Et que ces pages s'effacent après quelques jours de présence sur le site pour devenir les pages d'un journal à venir, d'un livre *papier* qui verrait le jour un an plus tard. J'ai trouvé ça d'autant plus spectaculaire que tu ne feignais pas d'écrire ton journal. Tu

⁴ Herrou, Laurent, *Laura*, Paris, Balland, coll. Le Rayon, 2000.

⁵ Guibert, Hervé, *Le Mausolée des amants, Journal, 1976-1991*, Paris, Gallimard, 2001, p.9.

⁶ *Ibid.*

DIALOGUE SUR L'ÉCRITURE DE SOI

étais ton journal. (Ce n'est pas pour rien que j'avais intitulé ma communication consacrée à ton travail : « Lisez, ceci est mon corps : l'écriture autofictionnelle de Laurent Herrou. »).

Laurent, il n'y a pas de pose dans ton travail, pas de feinte. Une sincérité nue, une nécessité pure. Rien d'autre. Un *je* qui s'énonce, qui se cherche, se voile pour se mieux retrouver, ensuite. Tu as fait de ta vie, comme disait Montaigne, « la matière de [tes] livre[s]⁷ ». Tu as fait de tes livres le miroir de ta vie. Contrairement à ce que certains pensent, c'est courageux. Ce n'est pas facile. C'est tout, sauf insignifiant.

Je te connais depuis longtemps, Laurent. Avant même de te connaître, je te connaissais. En menant à bien mon étude sur ton travail, j'ai relu la majorité de tes livres. Lorsque j'ai eu *Laura* entre les mains, passé les dix premières pages, je me suis souvenu l'avoir lu lors de sa sortie. En 2000. Je me suis même revu l'acheter un dimanche, au *Virgin* de Bordeaux. Il y avait un rayon pour Le Rayon. J'avais peut-être hésité, mais j'avais pris ton livre, l'avais lu. Surement aimé. Oublié... Mais il m'est revenu. Est-ce à partir de ce moment que je décidai d'orthographier *Arno*, à titre privé, mon prénom ?

Je m'intéresse à l'écriture de soi depuis longtemps aussi. Deux ans avant de te lire, j'avais commencé une Maîtrise en Lettres Modernes sur Hervé Guibert – que je lisais depuis sa mort – à l'Université de Bordeaux. Puis une thèse de doctorat, sur ce même auteur, à l'Université de Nottingham Trent, au Royaume-Uni. À Bordeaux, à Paris, aucun professeur n'avait accepté mon sujet. Le *je*, *l'autofiction*, *l'homosexualité*, *le sida*, personne n'en voulait... L'œuvre d'Hervé Guibert, l'autofiction, le journal intime et l'autobiographie deviendraient par la suite ma *spécialité* (même si je fais aussi très bien les pâtes). J'ai consacré beaucoup de

7 Montaigne, *Essais*, Paris, Le Livre de poche, Tome I, 1972, p.23.

L'INCONFORT DU JE

temps à lire des auteurs qui se disent, se racontent, à lire des chercheurs qui les analysent, les étudient. J'ai moi-même écrit une autofiction. Je me suis essayé à l'écriture du « moi⁸ ».

Je poursuis ce travail universitaire mais je rêve d'autre chose : d'un dialogue, d'un partage de la *chose autobiographique* avec un écrivain. J'aimerais que l'on parle, toi et moi, de l'écriture de soi. J'aimerais que le chercheur que je suis dialogue avec l'écrivain que tu es. Que l'on parte de ton écriture, de ton *je*, de tes *je*, pour expliquer l'enjeu d'une telle écriture.

Pour la défendre – si elle en a besoin – la faire aimer, la faire comprendre. Pour entrer dans ses rouages, sa mécanique. Pour flirter avec ses origines, son cœur, son âme. Ses blessures, ses failles.... Où le *je* littéraire s'origine-t-il ? Peut-être le sais-tu. Peut-être pas. Notre dialogue, si tu l'acceptes, le dira.

Et j'aimerais que ce dialogue devienne un livre.

Je t'embrasse,

Arno

Le lecteur n'est jamais innocent, non.

Dans un article que Mathieu Simonet écrivait à propos de l'utilisation des personnes réelles dans l'autofiction et pour lequel il avait demandé à des écrivains quelle était leur position, je lui avais répondu que le lecteur n'avait rien à dire. Non, que le personnage n'avait rien à dire, en vérité la formule exacte me revient, j'avais écrit : « L'autre n'a pas son mot à dire.⁹ »

⁸ Genon, Arnaud, *Tu vivras toujours*, Lyon, Éditions de la Rémanence, coll. Traces, 2016.

⁹ Simonet, Mathieu, *Le mentir-vrai à l'étude*, *Le Magazine littéraire* N° 526, décembre 2012.

DIALOGUE SUR L'ÉCRITURE DE SOI

Suis-je innocent ainsi, cher Arno, de te lire, de lire cette lettre que tu m'adresses ? Suis-je coupable au contraire ? Coupable d'écriture, coupable de désignation, coupable de t'avoir manipulé à ton insu, des années en arrière, dans un grand magasin de Bordeaux, à la manière des dieux de l'Olympe qui jouaient avec les humains : je t'ai baptisé Arno et j'ai insufflé en toi ce désir, d'être cet Arno, de l'incarner.

Dans *Laura*, Arno est confronté à Paul. Et pour Paul, il y a un *autre Paul* qui donne le titre à cette sous-partie de mon premier livre. Il y a un jeu, dans l'écriture, comme il y a un autre *je* chez moi.

Laurent, Laura.

Tu parles aussi dans ta lettre des pâtes, cette autre spécialité qui est la tienne, comme elle est la mienne, sinon les pâtes en elles-mêmes, en tout cas : la sauce. Faire prendre la sauce, c'est tout un art, c'est très italien en cuisine. En littérature, c'est une autre affaire. Je n'écris pas des romans, non, j'écris ma vie, ou je réécris ma vie, ou ma vie s'écrit d'elle-même, ou je deviens le personnage de ma vie. Seulement le personnage (*l'autre*) n'a pas son mot à dire, je l'écris moi-même, alors... ? Je me perds, je passe au tu, « tu est je », as-tu cité dans ta très belle intervention sur mon travail pendant le colloque d'Isabelle Grell à l'ENS¹⁰ – très belle parce qu'elle l'était en effet, mais aussi parce qu'elle était la première : c'est comme une relation sexuelle, tu as été mon premier en quelque sorte –, de « tu est je » à tuer je, il n'y avait qu'un pas, une fenêtre à enjamber et Valentine est morte sur un trottoir, la perruque de *L'autre Paul* a roulé dans un caniveau, et j'ai commencé ma vie littéraire.

¹⁰ Genon, Arnaud, « Lisez, ceci est mon corps : l'écriture autofictionnelle de Laurent Herrou », in *Les Enjeux (En/je) de la Chair dans l'écritures autofictionnelle*, Isabelle Grell (dir.), Bruxelles, EME éditions, coll. Littérature, 2017.

L'INCONFORT DU JE

Tu me proposes un dialogue, un soir de janvier, nous en avons parlé auparavant, ce n'est pas une surprise soudaine même si c'est toujours une surprise de lire les mots de l'autre, lui qui n'en a pas le droit. C'est une surprise et c'est une émotion, et c'est à la fois une main tendue et la main qui appuie sur la tête de l'homme qui se noie que je rattrape, parce qu'elle est chaude, et bienveillante, même dans la violence qu'elle propose, et qu'elle permet. Tuer je, tuer Laurent Herrou en le décomposant, en cherchant à comprendre qui est je, qui il est, qui est-elle, Laura, tuer je, tu es Arno, moi je ne sais pas. Je cherche, une fois par semaine sur le divan du psychanalyste, je cherche à coups de mots dans les journaux que je garde et dans ceux que je publie, je cherche à coups d'ongles dans la pierre métaphorique d'un *Bunker*¹¹ qui n'est rien d'autre que ma propre tombe, je cherche à comprendre avant de mourir peut-être. Tu parles de Guibert et de sa *boîte à lettres*, j'ai vécu, jeune, avec cette obsession du courrier, cette attente du facteur, très jeune déjà, je descendais au courrier dès neuf heures du matin, et toutes les dix minutes jusqu'à ce qu'il passe finalement, je remontais déçu quand il n'y avait rien, le cœur battant quand une lettre à mon nom était arrivée, l'autre n'a pas son mot à dire mais je l'attendais pourtant.

Je t'attendais peut-être, Arno : j'attends ce dialogue, c'est vrai, je l'espérais. C'est une surprise, c'est une émotion, mais c'est un cadeau aussi – tu parles d'un livre, ça le sera peut-être, comment pourrions-nous le savoir déjà ? On peut le souhaiter, toi c'est ton envie, moi je te suis – encore les mots : je te suis, je suis te, je suis toi ?

Tu es un écrivain également, et je suis un chercheur : nous sommes interchangeable, et même si nous avons en appa-

¹¹ Herrou, Laurent, *Le Bunker, deuxième témoignage*, Jacques Flament Éditions, 2015

DIALOGUE SUR L'ÉCRITURE DE SOI

rence le même sujet d'étude – Laurent Herrou – je ne doute pas que c'est toi-même que tu recherches à travers l'auto-fiction. J'ai eu le grand privilège de lire en avant-première ces mots que tu as écrits, cet – comment dis-tu ? – essai à l'écriture du *moi*, je t'en ai dit peu de choses, je n'ai pas la même pratique que toi dans l'analyse du travail de l'autre, mais je t'en ai dit les choses que je ressentais, parce que c'est à partir de cela que j'écris : les sentiments.

Dans tes lignes, il y a une femme aussi, qui disparaît.

Nous avons l'un et l'autre des fenêtres à enjamber et des chutes à accepter pour pouvoir avancer. Ce livre, ce dialogue que tu m'offres, en est une.

Alors, j'enjambe.

À Villequiers, le 29 janvier 2016.